



HAL
open science

L'archipel des capitales coréennes, des “ hypercapitales ” aux capitales de l'ombre

Valérie Gelézeau

► **To cite this version:**

Valérie Gelézeau. L'archipel des capitales coréennes, des “ hypercapitales ” aux capitales de l'ombre. Söraböl. Des capitales de la Corée., Institut d'études coréennes - Collège de France, 2018, Kalp'i - études coréennes, 97829053581962018. halshs-03963493

HAL Id: halshs-03963493

<https://shs.hal.science/halshs-03963493>

Submitted on 1 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Introduction

L'archipel des capitales coréennes, des « hypercapitales » aux capitales de l'ombre

Valérie Gelézeau

École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

À propos de la transcription du coréen

Ce livre traitant d'une Corée plurielle par ses capitales et n'étant de surcroît pas limité à l'analyse du présent, nous avons fait le choix, avec les auteurs, de la transcription la plus neutre dans un tel cas, celle de McCune-Reischauer. La transcription des noms propres de personnes adopte la transcription choisie par les personnes elles-mêmes quand on la connaît, recourant à McCune-Reischauer sinon, ou en cas d'incohérence. Elle suit l'usage vernaculaire et on adopte donc pour les deux Corées l'ordre nom puis prénom. Le respect des usages régionaux ou nationaux contemporains, de plus en plus installés, fait que souvent, les noms propres nord-coréens figurent en trois parties avec majuscules (Kim Jong Hui), alors que les noms propres sud-coréens sont en deux parties (Kim Su-geun).

Autant que faire se peut, les notes de bas de page expliquent nos choix (et parfois nos états d'âmes!) concernant les difficultés de la traduction des termes institutionnels et surtout des noms géographiques. Pour ces noms, nous avons parfois fait figurer entre parenthèses à la première occurrence la transcription locale nord- ou sud-coréenne quand il s'agit notamment de nom de lieux connus par une autre transcription : par exemple l'esplanade Kwanghwamun (Gwanhwamun). Les noms de lieux fixés en français le restent (Séoul, Pyongyang, Kyoto, etc.) et nous avons eu la coquetterie de féminiser le genre des deux capitales nationales, puisque rien ne nous l'interdisait.

SÉOUL, SÉOUL, SÉOUL¹ : SÖRABÖL ET CAPITALE

Dans sa conférence Nobel du 7 décembre 2014, l'écrivain Patrick Modiano évoque, citant Baudelaire, son envie d'explorer « les plis sinueux des grandes capitales » et sa fascination romantique pour ces grandes villes dont certaines sont devenues au xx^e siècle « d'inquiétantes mégapoles »². Peut-être avait-il en tête les pages de l'écrivain David Lodge sur Séoul dans *Un tout petit monde* : la capitale coréenne y est décrite comme une ville entourée de grands ensembles d'appartements dont les habitants du centre-ville sont tellement terrifiés par la circulation automobile qu'ils ont décidé de vivre dans les galeries du métro animées de centres commerciaux souterrains — image aujourd'hui très dépassée d'une ville que les architectes internationaux convoitent comme la scène idéale de leurs créations les plus audacieuses. Jean Nouvel, Rem Koolhaas et Mario Botta avec le prestigieux musée Leeum (2004),

1. Inspiré par le titre d'un récent volume reprenant de nombreux articles publiés par le *Korea Journal* depuis une vingtaine d'années : Han Kyung-Koo (dir.), *Seoul, Seoul, Seoul*, Seoul, Hollym, KCNU-Hollym Korean Studies Series, « A dynamic approach to Korea », vol. 2, 2014. Ce volume avait dû reprendre l'introduction d'Alexandre Guillemoz (intitulée « Séoul, Séoul, Séoul ») à un numéro spécial de la *Revue de Corée* portant sur cette ville. Voir Alexandre Guillemoz, « La ville de Séoul », *Revue de Corée*, vol. 29, n° 2, 31 décembre 1997, p. 5-8.

2. Conférence Nobel par Patrick Modiano, 2014, discours intégral téléchargeable : https://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2014/modiano-lecture_fr.pdf.

Rem Koolhaas avec le Musée d'art de l'université nationale de Séoul (2005), Dominique Perrault avec le nouveau bâtiment de l'université Ewha (2008), plus récemment Zaha Hadid avec le Dongdaemun Design Plaza (Tongdaemun tijain p'üllaja 2014), nouveau complexe culturel multifonctionnel du parc culturel et historique de la porte de l'Est (Tongdaemun yōksa munhwa kongwōn). Depuis une bonne dizaine d'années, tous les chefs de file de l'architecture post-moderne sont présents et contribuent à placer Séoul sur le radar des grandes créations architecturales et artistiques contemporaines. Représentée aussi dans le cinéma sud-coréen qui s'exporte très bien internationalement, connue du public français par une littérature dont les traductions se sont multipliées depuis une dizaine d'années, la capitale coréenne capte l'attention et on pourrait dire d'elle, comme Montesquieu le dit de Paris dans ses *Pensées*, que Séoul a fait les mœurs des Coréens³. De la même manière, dans le domaine académique des sciences humaines et sociales, si la bibliographie en français sur Séoul reste modeste dans l'absolu (en raison tout simplement du déficit de recherches en général sur la Corée), c'est malgré tout cette ville qui est l'objet de la majeure partie des recherches, et qui accueille la plupart des terrains. Quant à la bibliographie sur Séoul en français ou en anglais, j'ai coutume de rappeler à mes étudiants de séminaire qu'elle est désormais immaîtrisable et qu'il faut effectuer une recherche thématique pour travailler sur tel ou tel sujet.

Bref, Séoul, capitale de la République de Corée, est aussi pour ce pays un objet urbain capital, central, et qui en porte le nom: Séoul (en coréen *Sōul*) signifie en effet littéralement « la capitale ». Ce terme vient de l'ancien mot purement coréen⁴ *sōbōl* ou *sōrabōl* qui, dans l'antiquité coréenne, pendant la période dite « des Trois Royaumes » (I^{er}-VII^e siècles), désignait aussi Kyōngju, la capitale d'un de ces royaumes, le royaume de Silla qui s'étendait au sud-est de la péninsule.

À l'instar d'autres grandes capitales, Séoul, qui se targue de plus de 600 ans d'histoire, est désignée par différents noms au cours de son histoire. Hanyang au moment de sa fondation officielle à la fin du XIV^e siècle devint Hansōng par la suite, puis fut rebaptisée par les Japonais Kyōngsōng [京城] — ce qui signifie d'ailleurs littéralement

3. « C'est la capitale, surtout, qui fait les mœurs des peuples; c'est Paris surtout qui fait les Français. », Montesquieu, *Mes pensées*, Catherine Volpilhac-Auger (dir.), Paris, Gallimard, Folio classique, 2014.

4. Jusqu'à l'invention de l'alphabet coréen en 1453, la langue coréenne s'est écrite avec les idéogrammes chinois, bien qu'elle ne fasse pas partie du même groupe linguistique. Le lexique coréen comprend ainsi des termes purement coréens, et des termes sino-coréens d'étymologie chinoise.

« forteresse (de la) capitale ». La reprise par le gouvernement provisoire en 1945 du terme purement coréen de *Sōbōl* ou *Sōrabōl* en *Sōul* constitue un choix symbolique affirmatif de la Libération, tandis que la fonction capitale de la ville sera instituée explicitement dans la constitution de la République de Corée en 1948. C'est ainsi qu'à la fin du XX^e siècle, un projet de création d'une nouvelle capitale dans la nouvelle ville de Sejong fut très largement compromis et dut être transformé, car jugé anticonstitutionnel par la Cour suprême de Corée du Sud. Et n'oublions pas non plus que même après la partition de la péninsule coréenne en 1948, Séoul est restée capitale de la Corée pour la République populaire démocratique de Corée (Corée du Nord): ce n'est qu'en 1978 que Pyongyang, ancienne capitale médiévale de la Corée, est devenue pour de bon capitale de son côté.

Bref, Séoul, qui est aussi, de loin, la plus grande ville de la péninsule coréenne (10 millions d'habitants pour la seule ville sans compter la région urbaine) concentre l'attention générale et savante sur la Corée — alors qu'elle n'est aujourd'hui la capitale que de la seule Corée du Sud.

Dans le champ des recherches francophones sur la Corée, ce livre reflète donc d'abord certaines des trajectoires scientifiques engagées au sein du Centre de recherches sur la Corée de l'EHESS (Centre Corée⁵) depuis une vingtaine d'années: il prolonge et développe tout un ensemble d'études développées au sein du centre sur les villes, et notamment sur Séoul. Les travaux d'Alexandre Guillemoz en anthropologie sur le chamanisme urbain, ceux d'Alain Delissen en histoire sociale et culturelle sur l'architecte Kim Su-geun ou sur la Corée urbaine au temps colonial, les travaux de Yannick Bruneton sur les villes médiévales en sont quelques exemples. Une des premières publications collectives du Centre Corée en 1997 fut d'ailleurs un numéro spécial de *La Revue de Corée* intitulé *La ville de Séoul*, et les recherches sur les questions urbaines, dans différentes perspectives, constituent un des axes forts de ce centre⁶.

Mais peut-on échapper à Séoul, Séoul, Séoul, toujours Séoul?

Ce livre fut à l'origine un colloque⁷ qui témoigne des multiples efforts des études coréennes française pour se défaire d'une

5. Nous emploierons dans tout le livre indifféremment les deux termes qui désignent ce centre, intégré dans l'UMR8 173 Chine, Corée, Japon (EHESS-CNRS-université Paris-Diderot).

6. Alexandre Guillemoz, *op.cit.*, 1997.

7. Colloque « Villes capitales du monde coréen », Paris, 12-13 septembre 2013, Centre de recherches sur la Corée (EHESS), RESCOR (Paris Consortium: Paris Diderot, EHESS, INALCO), UMR 8173 Chine, Corée, Japon (EHESS-CNRS, Paris Diderot). Voir le compte rendu complet sur le blog du RESCOR: <http://parisconsortium.hypotheses.org/3334>.

synecdoque d'autant plus tenace dans l'analyse des territoires et des sociétés de la Corée qu'elle est double. En effet la confusion de la partie pour le tout est redoublée : Séoul pour la nation entière (sud-coréenne), et la Corée du Sud pour l'ensemble de la péninsule. Or, depuis une dizaine d'années, les études coréennes françaises (et internationales) s'efforcent de se défaire de cette encombrante figure de style et de changer leur perspective. Ce livre est aussi une expression forte de ce changement.

Capitale et capitales d'une « métanation »

Ainsi, le propos de ce livre est nourri de courants plus récents en études coréennes, qui analysent divers aspects de ce qu'on peut considérer aujourd'hui comme un véritable « monde coréen ». La Corée n'est pas une, mais « objet dédoublé »⁸. La péninsule est occupée aujourd'hui par deux États qui se vivent chacun comme « la » nation coréenne : au Nord la République populaire démocratique de Corée, ou Corée du Nord, pays appauvri d'environ 23 millions d'habitants, système post-socialiste que l'on peut considérer comme totalitaire, confronté à une crise de développement très sévère, et en butte aux sanctions de la communauté internationale en raison notamment des problèmes géopolitiques causés par la question nucléaire ; au Sud, la République de Corée, ou Corée du Sud, une des quinze premières puissances mondiales en terme de développement économique, pays aujourd'hui démocratisé qui diffuse dans l'ensemble du monde les produits de sa culture populaire. Deux États (*kukka*) coréens donc, qui se considèrent tous deux comme représentants légitimes d'une « nation » (*minjok*). Par conséquent, deux capitales nationales co-existent (et sont en concurrence directe) : Séoul la sudiste et Pyongyang la nordiste. Bien plus, ces deux Corées forment un ensemble civilisationnel à la fois multiple, aujourd'hui fragmenté spatialement, mais qui s'est avéré très cohérent dans la longue durée et qui, après la fragmentation politique de l'Antiquité coréenne s'est assez tôt structuré en entité étatique. Comme le rappelle Alain Delissen, « l'équation Corée = 1 État = 1 nation = 1 péninsule procède d'une histoire longue » qui commence dès le VII^e siècle⁹.

8. Valérie Gelézeau, « La Corée dans les sciences sociales. Les géométries de la comparaison à l'épreuve d'un objet dédoublé », in O. Rénaud, J.-F. Schaub et I. Thireau (dir.), *Faire des sciences sociales*, vol. 3, *Comparer*, Paris, éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, collection « Cas de figure », 2012, p. 255-284.

9. Alain Delissen, « Géohistoire de la Corée », in M. Foucher (dir.), *Asies nouvelles*, Paris, Belin, p. 315.

Le « monde coréen » peut donc s'analyser, pour reprendre des concepts connus, en termes de « métaculture » comme l'aurait dit le géographe Joël Bonnemaïson ou « d'ethnoscape » selon l'anthropologue Arjun Appadurai. Chacune des deux Corées participe de la formation de ce monde coréen dont les bornes temporelles restent dans le flou, dont les limites spatiales ne sont guère plus claires mais qui articule les deux États coréens à une diaspora de plus de cinq millions de personnes réparties notamment en Chine (deux millions), en Amérique du Nord (700 000), au Japon (600 000), en Russie et surtout dans les Républiques d'Asie centrale issues de l'URSS (300 000). Le « monde coréen » renvoie ainsi à une pluralité de la Corée, ou de Corées, qu'on peut appréhender, pour ne citer que quelques exemples non limitatifs, par le biais de la géopolitique — les relations inter-coréennes¹⁰ — ou du point de vue de l'anthropologie culturelle (par l'étude de la diaspora coréenne par exemple)¹¹.

On entrevoit ce que cette configuration peut créer comme enjeux complexes dans la réflexion sur la question de la capitale dans la péninsule coréenne.

Capitale et capitalité ici et ailleurs

La définition-même de la capitale n'est d'ailleurs en soi pas si simple. Dans un article fondateur de 1985, Jean Gottmann, spécialiste reconnu de géographie politique, propose de définir la capitale comme la ville où se situe le siège du gouvernement d'une entité politique autonome¹², mais précise aussitôt que cette définition simple est « une illusion »¹³, évoquant l'ambiguïté de certains cas, voire l'existence de « situations contradictoires ». Mon séjour de plusieurs mois en 2015 comme chercheuse invitée à l'International Institute for Asian Studies de Leyde, aux Pays-Bas, m'a d'ailleurs donné une bonne illustration de ce type de situation ambiguë, alors

10. Voir notamment le projet de recherches : « les interfaces Nord/Sud dans la péninsule coréenne » (2006-2013) : <http://crc.ehess.fr/index.php?223>. Voir également Valérie Gelézeau, Koen De Ceuster, Alain Delissen (dir.), *Debordering Korea. Tangible and Intangible Legacies of the Sunshine Policy*, Londres et New York, Routledge, 2012.

11. Voir Yim Eunsil, *Être coréens au Kazakhstan. Des entrepreneurs d'identité aux frontières du monde coréen*, Paris, Collège de France, Institut d'études coréennes, collection « Kalp'i — Études coréennes », 2016.

12. « A capital city is the seat of central government of a separate political unit » : Jean Gottmann, « The study of former capitals », in J. Gottmann et R. Harppper (dir.), *Since Megalopolis. The Urban Writings of Jean Gottmann*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1985, p. 84.

13. Jean Gottmann, *op. cit.*, 1985, p. 85.

que j'étais plongée dans les premières relectures des chapitres de ce livre. Aux Pays-Bas par exemple, la ville qui abrite le siège du gouvernement est La Haye, mais la capitale du pays est officiellement Amsterdam — ce qui compromet un peu la définition simple fournie un peu plus haut. Il n'est donc pas étonnant que la littérature scientifique consacrée à la question des capitales soit assez unanime sur ce point : la capitale est un objet fuyant, extrêmement difficile à définir de manière simple et claire — mais c'est au fond souvent le cas des concepts riches à étudier pour les sciences humaines et sociales. C'est ce que rappelle par exemple Christian Montès dans son ouvrage consacré aux capitales des États-Unis¹⁴, idée qu'il reprend avec Antoine Laporte dans leur introduction d'un récent numéro spécial de la revue *Géocarrefour* consacré aux capitales : « établir une définition [des capitales] est un exercice intellectuel périlleux. Au mieux peut-on dire qu'il s'agit d'espaces urbains, les seuls sur leur territoire, qui incarnent un pouvoir de nature politique¹⁵. » Et, comme le rappelle récemment un ouvrage collectif de juriste sur cette question des capitales, la même incertitude de définition prévaut dans le domaine juridique alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que, justement, le droit offre des réponses claires s'appuyant sur des règles de statut, là où les sciences humaines et sociales restent dans le flou¹⁶.

Ces ambiguïtés de définition traversent l'ensemble des recherches sur la question des capitales qui, si elles ne constituent pas (comme le déplore Laurent Vidal¹⁷) un champ autonome de la recherche en sciences humaines et sociales, ont, du moins en anglais et en français, donné lieu à un ensemble de travaux qui s'avère assez conséquent aujourd'hui et sur lequel Christian Montès et Antoine Laporte font le point dans leur introduction du numéro spécial de *Géocarrefour* déjà évoqué. Dans ce massif de travaux, on peut identifier deux vagues principales de recherches, une première surgit à la charnière des années 1980-1990, liée à la réunification allemande et à l'effondrement de l'Union soviétique, deux événements connectés qui, *de facto*, ont vu la création de capitales nationales et entraîné

14. Christian Montès, *American Capitals. A Historical Geography*, Chicago, The University of Chicago Press, 2014.

15. Antoine Laporte et Christian Montès, « Les capitales : échelles, trajectoires, pratiques », *Géocarrefour*, vol. 90, n° 2, 2015. En ligne, consulté le 8 août 2017, URL : <https://geocarrefour.revues.org/9847>

16. Laetitia Janicot, Franck Laffaille et Olivier Renaudie (dir.), *Les villes capitales, miroir de l'Etat ?*, Pontoise, presses de l'université de Pontoise, 2015.

17. Laurent Vidal, *Capitales rêvées, capitales abandonnées. Considérations sur la mobilité des capitales dans les Amériques (xvii^e-xx^e s.)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

la réflexion politique et donc savante sur le sujet¹⁸ ; la deuxième est plus récente, et témoigne peut-être, notamment en français, d'une nouvelle phase d'analyse, la capacité à produire des travaux réellement de synthèse¹⁹, sur la base des très nombreux cas d'études émergés depuis la première phase de réflexion²⁰. Dans ce paysage des travaux sur les capitales, j'ajouterai que, comme d'habitude dans les langues occidentales, la question des capitales occidentales domine de manière écrasante : dans toutes les références citées, et bien que les recherches en français ou en anglais ne manquent pas sur les grandes capitales d'Asie (j'ai évoqué un peu plus haut le cas de Séoul qui absorbe une bonne partie des travaux en études coréennes), ces villes sont rarement abordées selon cette problématique centrale²¹. Inversement, les recherches en coréen sur la question des capitales, restent finalement très centrées sur le cas national (Séoul, la question du déplacement de la capitale), et ne discutent pas la question de manière générale (voir aussi plus bas la section sur les sources primaires consultées). Ce livre, qui travaille cette problématique à partir du terrain coréen en le situant de manière transversale ou en tout cas comparative (voir plus bas) constitue donc une addition originale à ce champ de recherches en développement.

18. Voir par exemple : Claude Raffestin, « La fonction capitale est-elle nomade ? », *Urbanisme*, n° 217, 1987, p. 132-135 ; John Taylor, Jean Lengellé et Caroline Andrew (dir.), *Capital Cities: International Perspectives*, Ottawa, Carleton University Press, 1993 ; Thomas Hall, *Planning Europe's Capital Cities*, Londres, Spon, 1997.

19. Voir par exemple : Rajiv Rawat, *Capital City Relocation: Global-local Perspective in the Search for Alternative Modernity*, Toronto, York University, 2005 ; Vadim Rossman, *Capital Cities: Varieties and Pattern of Development and Relocation*, London, Routledge, Routledge research in planning and urban design, 2017 ; David Gordon, « Capital City and Culture: Evolution of Twentieth Century Capital City Planning », in J. Monclus (dir.), *Culture, Urbanism and Planning*, London, Ashgate, 2008, p. 50-75 ; Laetitia Janicot, Franck Laffaille et Olivier Renaudie (dir.), *op. cit.*, 2015 ; Antoine Laporte et Christian Montès, *op. cit.*, 2015.

20. Voir : Armelle Choplin, *Nouakchott au carrefour de la Mauritanie et du Monde*, Paris, Karthala-PRODIG, 2009 ; Géraldine Djament, « Le débat sur Rome capitale (1861-1871) : choix de localisation et achèvement de la construction nationale italienne », *Revue historique*, n° 1, 2009, p. 99-118 ; Géraldine Djament, *Rome éternelle ou les métamorphoses de la capitale*, Paris, Belin, collection « Mappemonde », 2011 ; Géraldine Djament et Antoine Laporte, « Comment Berlin devint capitale de l'Allemagne réunifiée. Éléments pour l'analyse d'un événement territorial », *L'Espace géographique*, tome 39, n° 2, 2010, p. 146-158 ; Boris Grésillon, *Berlin, métropole culturelle*, Paris, Belin, 2002 ; Christian Montès, *op. cit.*, 2014 ; Laurent Vidal, *op. cit.*, 2008.

21. La thèse d'Alain Delissen, dont une sous-partie s'intitule « Les identités d'une capitale », est une exception notable : Delissen, Alain, *Séoul, Kim Sugün et le Groupe Espace (Konggan) : 1960-1990. Identité nationale et paysages urbains*, thèse de doctorat, EHESS, A. Berque dir., 1994, p. 370-490.

Contournant la difficulté d'une définition simple des capitales, un grand nombre des auteurs déjà cités²², proposent de réfléchir aussi à la « capitalité », qui renvoie à l'essence de la capitale donc la capacité d'une ville à assumer une fonction politique centrale dans la longue durée. Cette proposition ajoute en fait à la fonction tirée du pouvoir central une autre fonction cruciale qui est la fonction symbolique. Même si elle n'est pas, ou plus, ou pas le seul siège unique d'un gouvernement, la capitale au moins *incarne* des réalités et des pouvoirs politiques sur le long terme (monarchie, empire ou État-nation) et, dans le monde contemporain, symbolise la continuité du destin national. La capitalité donne à une ville d'être le miroir des trajectoires urbaines nationales, parfois même (comme on le verra pour Séoul), un laboratoire de politiques de développement²³. C'est ainsi qu'un peu plus loin dans ce livre, dans son commentaire de la première partie, Antoine Fleury propose d'envisager la capitale moins comme un lieu que comme un *processus*. La notion de capitalité comme qualité de certaines villes capable d'endosser la puissance que donnerait la fonction politique centrale (même si elle n'est pas ou plus la capitale actuelle) est une notion d'autant plus riche qu'elle intègre cette idée du processus tout en permettant d'analyser plus facilement une réalité territoriale fréquente : la mobilité des capitales.

DES CAPITALES EN MOUVEMENT²⁴

L'idée que la stabilité des capitales et des frontières d'états caractérise l'Europe occidentale depuis la Renaissance, et que rappelle Jean Gottmann dans son article de 1985²⁵, est abondamment illustrée dans tous ces travaux sur les capitales et/ou la capitalité. Le texte de Jean Gottmann traite d'ailleurs du cas des anciennes capitales (des villes « décapitalisées » selon l'expression de Laurent Vidal²⁶) qui héritent un pouvoir spirituel ou symbolique et de fonctions urbaines clés expliquant ensuite leur émergence comme

22. Laetitia Janicot, Franck Laffaille et Olivier Renaudie, *op. cit.*, 2015; Antoine Laporte et Christian Montès, *op. cit.*, 2015; Laurent Vidal, *op. cit.*, 2014.

23. Han Jungwoo, *Power, Place and State-society Relations in Korea. Neo-confucian and Geomantic Reconstruction of Developmental State and Democratization*, London, Lexington Books, 2014.

24. Le titre de cette section reprend le titre de mon intervention au colloque qui est à l'origine de ce livre (voir note 7) : « Les capitales coréennes en mouvement, des « hypercapitales » aux capitales de l'ombre » (Valérie Gelézeau, 12 septembre 2013).

25. « The idea of the stability of the capital and boundaries of a state seems to have been generally adopted only since the Renaissance and in Western Europe. » (Jean Gottmann, *op. cit.*, p. 87).

26. Laurent Vidal, *op. cit.*, 2002.

métropole majeure. Car c'est effectivement, en dehors de cette sphère euro-péo-centrée (qui souffre d'ailleurs de nombreuses exceptions), la mobilité des capitales qui domine. Si la capitalité est un processus, les villes capitales sont en mouvement. Laurent Vidal évoque ainsi de nombreuses « capitales rêvées ou abandonnées » (c'est le sous-titre de son livre²⁷) dans les Amériques et Alain Musset lui fait écho en parlant des « capitales nomades » du Nouveau Monde en train de s'urbaniser²⁸.

Le titre de mon intervention au colloque (« Les capitales coréennes en mouvement ») illustre ce fait, en renvoyant explicitement à une forme de mobilité temporelle et spatiale des capitales de la Corée. Notons ici que, pour la Corée, cette mobilité n'est pas limitée aux capitales passées, mais concerne des capitales en devenir voire des capitales du futur — la situation de division politique permettant la spéculation sur le devenir des états, et donc de leurs capitales. Car il convient donc de parler des capitales coréennes au pluriel.

Mais, au-delà de la division politique de la Corée qui a donné deux capitales d'État, à quoi renvoie la pluralité ? En quoi cette pluralité de capitales coréennes s'articule aux conceptions territoriales de la Corée dans les domaines plutôt savants issus de la géographie ou, plus généralement des sciences de l'espace et des études urbaines ? Comment la pluralité des capitales coréennes renvoie à des processus ou des situations générales sur le plan spatial ? Comment s'inscrit le cas coréen dans la littérature générale sur les capitales que je viens de recenser ?

Je m'appuie, pour répondre à ces questions, sur les discours contemporains des capitales, ou de la capitalité²⁹, qui émergent de trois grandes sources dont les deux premières sont des revues de géographie établies et reconnues dans ce champ en Corée du Sud, toutes deux trimestrielles : *Yöksa munhwa chiri* (Revue de géographie historique et culturelle) et *Chiri hak* (La géographie); la troisième est la *Newsletter*, c'est-à-dire le bulletin (trimestriel également) du principal organisme parapublic d'aménagement du territoire (le KRIHS : Korean Institute for Human Settlement ou *Kukt'o yŏn'guwŏn* en Coréen). Pour ce déchiffrement des logiques de la capitalité coréenne, j'ai croisé ces sources primaires systématiquement investiguées pour les années 2010 et 2014 avec une

27. *Ibid.*

28. Alain Musset, *Villes nomades du Nouveau Monde*, Paris, éditions de l'EHESS, 2002.

29. Je ne restreins donc pas ma revue aux villes qui sont actuellement capitales d'état présentes ou passées, mais aux villes que les textes étudiés considèrent comme pouvant assumer la fonction de capitale, ou symbolisant le destin national.

littérature secondaire provenant du champ des études coréennes occidentales d'une part, ou des études spatiales et urbaines venant de Corée du Sud d'autre part.

Capitales dominantes de la géohistoire coréenne :

La carte des réseaux urbains dans la péninsule (figure 0.1.) est construite classiquement à partir de données croisant le poids démographique, les fonctions des villes et la densité des réseaux de transports. Cette lecture de l'espace coréen montre quelques traits déjà connus : la concentration des villes millionnaires (aujourd'hui une dizaine dans un espace péninsulaire qui couvre moins de la moitié de la France), l'opposition de deux types de réseaux entre la Corée du Nord et la Corée du Sud (un réseau urbain dominé par la primatie de Pyongyang en Corée du Nord, alors qu'émerge en Corée du Sud un réseau beaucoup plus complexe et ample, de type plutôt mégalopolitain).

Cette carte permet d'abord une lecture plutôt économique des réseaux urbains contemporains, qui met en exergue la place de ce que j'appelle les « hypercapitales », autrement dit les capitales des états contemporains (Séoul et Pyongyang), qui cumulent toutes les fonctions et qui sont très intégrées dans les réseaux mondiaux. Cela illustre un fait déjà démontré par la géographie régionale et économique, le fait que la globalisation économique a contribué à renforcer la primatie des capitales d'Asie et, à cet égard, Séoul et Pyongyang ne sont pas des exceptions et rejoignent les cas de Beijing, Tokyo, Jakarta ou même Manille et Bangkok³⁰.

Séoul certes, ne fait pas partie des villes dites « globales » (*global cities*) comme Londres, New-York ou Tokyo, placées au sommet de la hiérarchie urbaine pour leurs fonctions de commandement notamment sur le plan financier et informationnel³¹. Mais, en tant que « dynamo économique d'Asie de l'Est » et principal moteur économique de la nation³², elle fait partie sans conteste du réseau des villes mondiales³³. Quant à Pyongyang, son statut de capitale d'une

30. Chong Ho-kong et Michael Hsiao Hsin-Huang (dir.), *Capital Cities in Asia-Pacific: Primacy and Diversity*, Taipei, Center for Asia-Pacific Area Studies, Academia Sinica, 2006, p. 4.

31. Saskia Sassen, *The Global City: New York, London, Tokyo*, Princeton, Princeton University Press, édition révisée, 2001 [1991].

32. Comme le sont Taïpei ou Tokyo par exemple, voir Chong Ho-kong et Michael Hsiao Hsin-Huang (dir.), *op. cit.*, 2006.

33. Richard Child Hill et Kim June Woo, « Global cities and developmental States: New York, Tokyo and Seoul », *Urban Studies*, vol. 37, n° 12, 2000, p. 2167-2195.

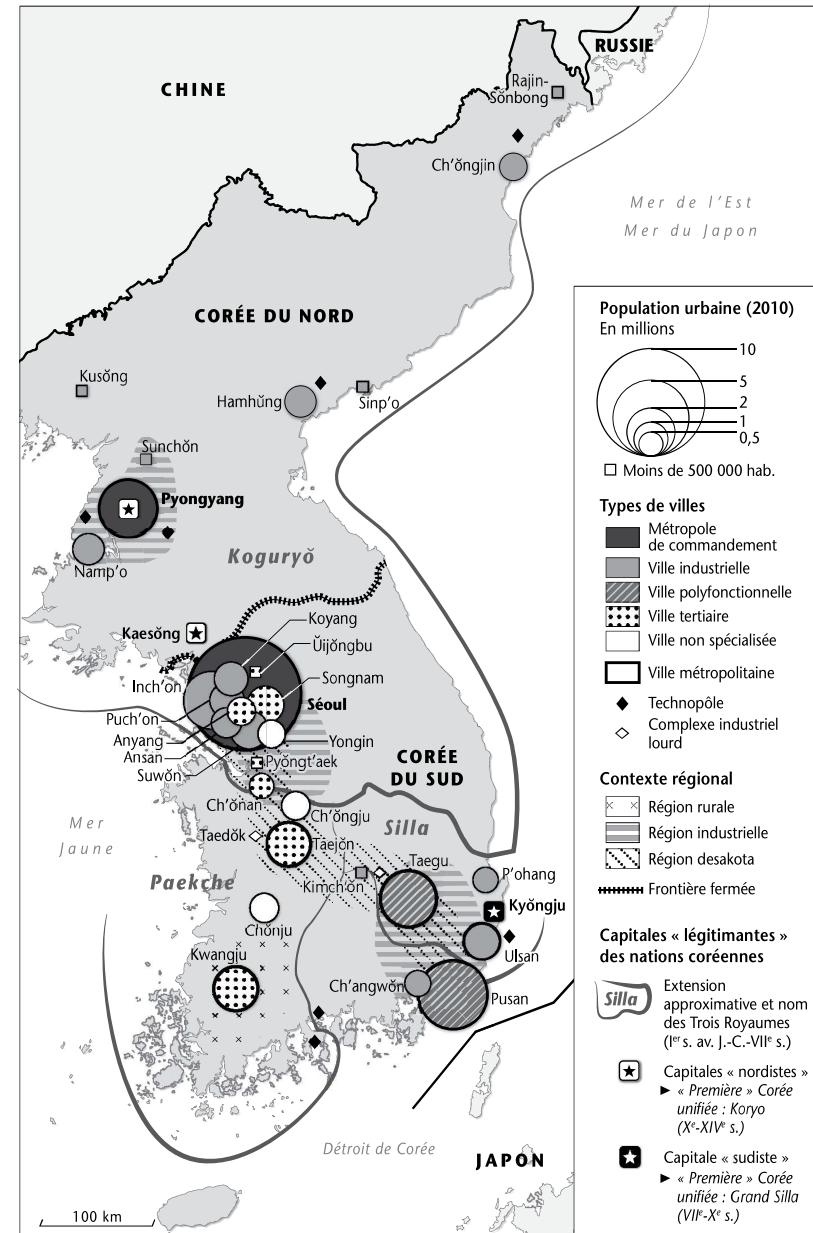


Figure 0.1. Les capitales visibles de la géo-histoire coréenne, « hypercapitales » et capitales « légitimantes »

forme d'anti-monde et de paria dans la communauté internationale, lui donne, malgré son poids extrêmement faible sur le plan économique ou son absence dans les réseaux d'échanges mondiaux, un certain pouvoir — ou du moins une certaine existence.

A cette lecture contemporaine informée par les cadres d'analyse d'une géographie plutôt économique croisée de démographie s'ajoute une autre lecture renvoyant quant à elle au cadre d'analyse plutôt historique de l'histoire officielle — ou, plus précisément de l'histoire officielle des deux Corées car nous allons voir qu'elles divergent.

La figure 0.2. montre ainsi également comment le cas coréen renvoie à d'autres étudiées en géographie française³⁴ : instrumentalisées par le pouvoir politique, les villes capitales valent moins pour leur fonction et leur matérialité que pour l'héritage qu'elles incarnent voire le projet politique qu'elles représentent. C'est ainsi que, parmi les grandes capitales historiques de l'histoire coréenne, Kaesŏng et Kyŏngju, sont chacune très étroitement connectées aux métadiscours de l'unification nationale la plus précoce : où donc est ancré le « premier royaume unifié » qui a succédé à la fragmentation politique de l'Antiquité coréenne et ses multiples capitales³⁵ ? Dans le discours sud-coréen (relayé par exemple dans les manuels scolaires de géographie et d'histoire, dont Robert Oppenheim décrypte bien la logique dans son ouvrage sur Kyŏngju³⁶), c'est le royaume de Silla, dont la capitale Kyŏngju se situe au Sud-Est ; mais dans le discours nord-coréen (également relayé dans ces lieux de l'exposition et de l'apprentissage de l'histoire officielle nationale que sont par exemple les grands musées), le « premier royaume unifié » est plutôt le royaume de Koryŏ plus tardif, dont une des capitales est Kaesŏng aujourd'hui située en Corée du Nord. Comme le rappelle Remco Breuker, cette revendication a été « oubliée » par l'historiographie sud-coréenne³⁷. C'est en ce sens que je qualifie ces capitales de « légitimantes », car capitales « décapitalisées », elles incarnent bel et bien le destin national de chacune des Corées et

34. Pour ne citer que quelques exemples : sur Berlin, voir Boris Grésillon, *op. cit.*, 2002 ; sur Rome, voir Géraldine Djament, *op. cit.*, 2011 ; sur Nouakchott, voir Armelle Choplin, *op. cit.*, 2009.

35. Gina Barnes, « The archaeology of the capital cities of the Three Kingdoms of Ancient Korea » in J. Grayson (dir.), *Koreana: Ten Years of Korean Studies at the University of Sheffield, 1979-1989*, Sheffield, School of East Asian Studies, Centre for Korean Studies, University of Sheffield, 1991, p. 8-24.

36. Robert Oppenheim, *Kyŏngju Things. Assembling Place*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2008.

37. Remco Breuker, « History with a capital H: Kaesŏng's forgotten claim to capital history », *Acta Koreana*, vol. 7, n° 2, juillet 2004, p. 65-102.



Figure 0.2. L'archipel des capitales coréennes : des « hypercapitales » aux capitales « de l'ombre »

jouent toujours un rôle dans le processus de légitimation des États contemporains.

Finalement, si on s'en tient simplement aux capitales des États contemporains, et aux capitales les plus importantes de l'histoire coréenne, ce ne sont donc pas deux, mais quatre capitales qui apparaissent (figure 0.2.). Dans les deux grands types de sources que j'ai consultées (les deux revues de géographie d'une part et le bulletin du KRIHS d'autre part), ces quatre villes dominent de manière écrasante le discours savant ou de planification concernant la capitale de l'État ou des États coréens, qu'elles soient *sudo*, *met'üröpolis* ou *megapolis*. Ce sont elles qui sont les capitales les plus « visibles », dominantes, de la géohistoire coréenne.

Les « capitales de l'ombre » de la géohistoire coréenne

Pourtant, dans ces sources, d'autres villes à fonction de capitale, ou articulées à une discussion sur la capitalité dans la péninsule (que ce soit pour l'époque contemporaine ou dans l'histoire) sont parfois évoquées, quoique de manière plus sporadique. Ce sont elles que je qualifie de « capitales de l'ombre », dans l'ombre des dominantes, objets marginalisés ou subalternes de la géohistoire coréenne (voir figure 0.2.).

Il s'agit d'abord des capitales historiques d'État qui furent ostracisées dans l'histoire coréenne notamment pendant la construction de l'État sud-coréen contemporain : on peut ainsi s'interroger sur le cas de Puyo et notamment de Kongju, qui furent les capitales du royaume de Paekche³⁸ un royaume ancré au Sud-Ouest et dont hérite symboliquement la province du Chölla, dont on a montré qu'elle est discriminée sur le plan politique.

Quelques recherches traitent de Suwön, qui fut conçue pendant un épisode historique de la fin du XVIII^e siècle comme la première ville nouvelle planifiée de la Corée, destinée à devenir capitale. Ce projet, qui renvoie à la question lancinante de la délocalisation de la capitale nationale depuis Séoul qui traverse l'histoire moderne et contemporaine de la Corée, a avorté. Il s'agit d'ailleurs d'une capitale historique ratée plus qu'oubliée, puisque la forteresse Hwasöng, construite à cette occasion, figure au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Un autre type renvoie aux capitales annexes actuellement en construction dans les projets d'aménagement du territoire de la Corée. Il s'agit d'une part de Songdo, un méga-projet très

38. Gina Barnes, *op. cit.*, 1991.

internationalisé connecté à la volonté politique de développer les fonctions internationales de Séoul afin de renforcer son poids dans les réseaux métropolitains d'Asie du Nord-Est, voire mondiaux³⁹. Projet similaire par son échelle à la fois temporelle et spatiale, la ville de Sejong renvoie quant à elle à ce débat public latent en Corée du Sud sur la délocalisation de la capitale au Sud : les textes montrent bien d'ailleurs comment diverses raisons de cette délocalisation sont invoquées en fonction des agents sociaux concernés : « imperfections » géomantiques du site de Séoul, question de sécurité nationale (proximité avec la frontière), ou enfin, d'équilibre territorial (nécessité de déconcentration ou de décentralisation)⁴⁰.

Quelles(s) capitale(s) pour le futur de la Corée ?

Enfin, malgré son caractère largement spéculatif, la question de la capitale de la future Corée réunifiée est aussi abordée dans les sources étudiées. Du fait de son caractère programmatique ou disons prospectif, cette question est d'ailleurs traitée dans la littérature plus technique de la planification (donc dans les publications du KRIHS), mais pas dans les revues de géographie.

Les citations que j'ai extraites pour la figure 0.3. sont celles d'un ouvrage collectif qui reprenaient un rapport à l'origine publié par le KRIHS (et qui comme tous les rapports importants de cet institut avait été présenté dans la *Newsletter*), où différentes villes pouvant prétendre au statut de capitale de la Corée étaient analysées du point de vue de la localisation, des fonctions et de l'environnement architectural et matériel, mais aussi de leur valeur symbolique⁴¹. Les citations conclusives soulignent bien la provenance « sudiste » d'un discours qu'il est difficile de ne pas qualifier de performatif puisqu'après une analyse des atouts et des handicaps de chacune des villes considérées (dont on remarque qu'elles sont toutes des

39. Kim Chunu et An Yöngjin (Kim Jun-Woo et Ahn Young-Jin), « Inch'on Songdo kyöngje chayü kuyök kaebal t'üksöng — segyehwa-rül panyöngghan ködae p'ürojekt'ü in'ga? » (La spécificité du développement de la zone franche de Inch'on-Songdo : un méga-projet reflétant la mondialisation?), *Taehan chirihakhoe-ji* (Revue de la Société de géographie sud-coréenne), vol. 46, n° 5, 2011, p. 662-672 ; Shin, Hyun-Bang, 2016, « Envisioned by the State: entrepreneurial urbanism and the making of Songdo City, South Korea », in A. Datta et A. Shaban, *Mega-urbanization in the Global South: Fast Cities and New Urban Utopias for the Post-colonial State*, London, Routledge, 2017.

40. Kwon Youngsang, « Sejong Si (City): are TOD and TND models effective in planning Korea's new capital? » *Cities*, n° 42, 2015, p. 242-257.

41. Chang-Hee Christine Bae et Harry Richardson, « Options for the capital of a reunified Korea », in Ch. Bae et H. Richardson (dir.), *Regional and Urban Policy and Planning on the Korean Peninsula*, Londres, Edward Elgar, 2011, pp. 230-241.

capitales dominantes de la géohistoire), la recherche conclut que c'est Séoul la capitale « finalement la plus plausible » (« *the most likely outcome* »), tandis que les deux capitales « nordistes » pourtant situées dans une grande région centrale de la Corée, apparaissent clairement comme des outsiders. Kaesöng « aurait certes quelque intérêt, mais dans une perspective visionnaire » (« *some appeal with visionary thinking* »), tandis que Pyongyang se présente comme « une impasse politique dotée de quelques attraits originaux » (« *intriguing aspects but political non-starter* »). Quant à la ville de Sejong, elle est écartée d'un revers de main comme étant un « lieu marginal » (« *a misplaced detour* ») par une équipe dont la critique acerbe du projet de Sejong est bien connue dans les cercles professionnels.

Questions posées par l'archipel des capitales coréennes

Au total, il émerge finalement de cette géométrie de la capitalité coréenne non pas une logique double (deux États, deux capitales jumelles) ou quadruple (deux capitales d'États + deux capitales historiques « légitimantes »), mais une logique spatiale en forme d'archipel de capitales. Comme le montre la figure 0.2., cet archipel se déploie d'ailleurs non seulement sur le territoire de la péninsule, mais il est également connecté aux nombreuses capitales de la diaspora de ce monde coréen : de Koreatown à Los Angeles pour la diaspora nord-américaine, à Almaty au Kazakhstan pour la diaspora d'Asie centrale (dont il est question plus loin dans le livre). Cette image de l'archipel est en l'occurrence une autre représentation d'un aspect de la dimension urbaine en Corée, assez différente finalement de celle montrée au départ de la mégalopole — quant à elle beaucoup plus connue.

L'émergence de cet archipel des capitales présente d'abord l'intérêt certain de développer la réflexion générale en sciences sociales sur ces différents types de capitales (de l'ombre, ou subalternes), au-delà des deux grands types analysés plus communément (les capitales légitimantes et les hypercapitales). Notons également que, pour ce qui concerne l'analyse particulière de la question coréenne et de son avenir, la question justement de la future capitale a des conséquences sur les politiques contemporaines des deux États coréens. Surtout, dans la mesure où la capitale est « un objet spatial instrumentalisé par le pouvoir étatique »⁴², ne peut-on pas faire le lien entre cet archipel et la polarisation Nord/Sud de la géohistoire

42. Armelle Choplin, *Fabriquer des villes capitales entre monde arabe et Afrique noire : Nouakchott (Mauritanie) et Khartoum (Soudan), étude comparée*, thèse de doctorat, université Paris I-Sorbonne, M.-F. Courel dir., 2006.

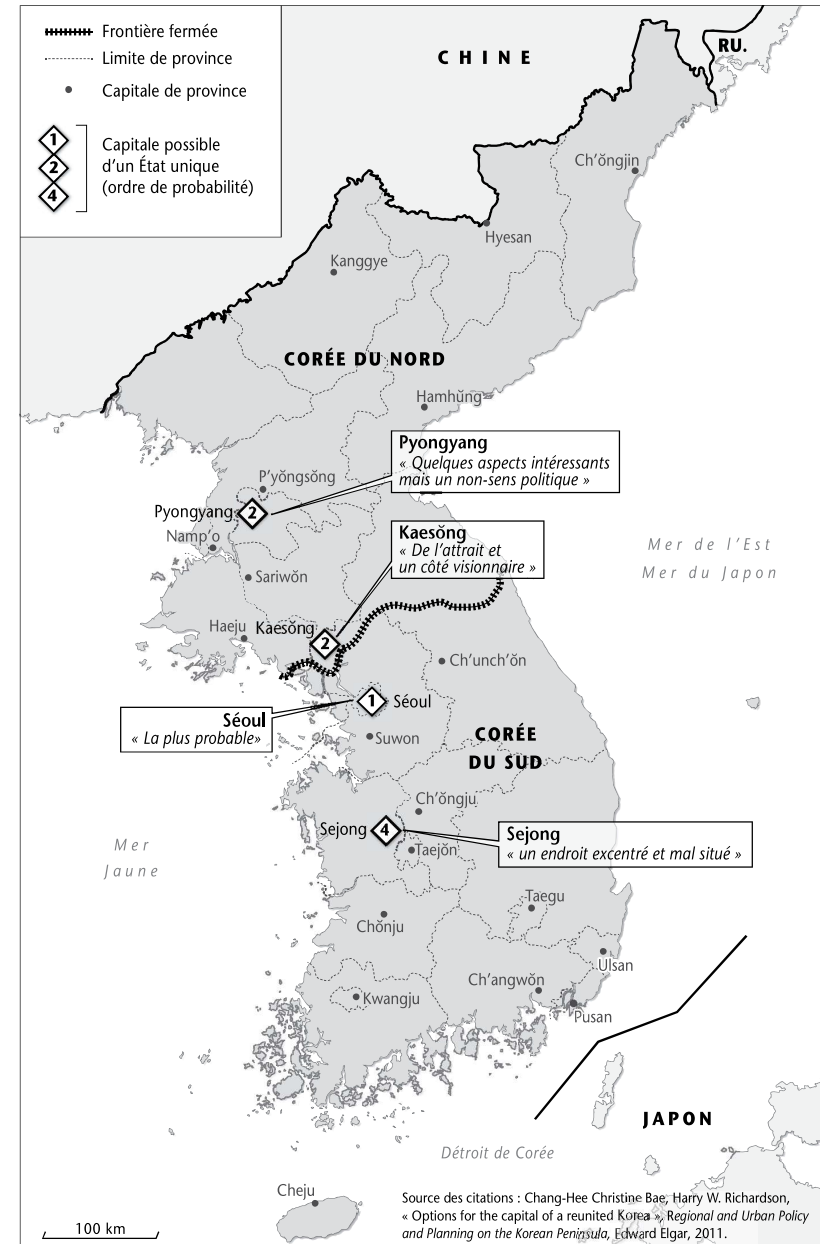


Figure 0.3. Capitales du futur, une vision « sudiste »

coréenne liée à la situation politique contemporaine ? Autrement dit, l'archipel des capitales serait une des conséquences spatiales, structurelle et mentales d'une société sur-idéologisée par le système de division.

En effet, depuis le milieu du xx^e siècle, la partition de la péninsule coréenne en deux États (Corée du Nord et Corée du Sud) a réactivé la pluralité des villes capitales, phénomène dont on a vu qu'il se retrouvait dans bien d'autres pays d'Asie (notamment la Chine) ou d'autres continents (en Amérique par exemple). La division nationale a non seulement entraîné l'émulation des centres politiques que sont Séoul et Pyongyang (avec des conséquences matérielles sur l'architecture et le développement urbain), mais elle s'est également cristallisée, dans chacune des deux Corées, sur des capitales historiques naturellement articulées aux métadiscours concurrents de l'histoire nationale (Kaesŏng au Nord et Kyŏngju au Sud).

Ce livre engage donc une réflexion intégrant la longue durée à l'échelle de la péninsule, qui interroge également les structures territoriales du monde contemporain : en effet, sur le plan économique notamment, les polarités régionales, macro-régionales, voire globales de la planète ne sont plus structurées par des têtes de pont uniques, mais se développent en régions urbaines polycentriques (des mégalopoles aux corridors urbains) — comme par exemple la région urbaine multipolaire dans la région de Séoul, ou le doublet entre Pyongyang et Namp'o.

Bien plus, j'ai tenté de montrer ici que le monde coréen apparaît dans une certaine mesure comme un archipel de capitales passées, présentes et futures (la capitale hypothétique d'une Corée réunifiée). Ce livre propose d'approfondir la lecture de la typologie des capitales que j'ai dressée dans cette introduction, selon quatre directions problématiques.

SÖRABÖL — UNE EXPLORATION COMPARATIVE DE L'ARCHIPEL DES CAPITALES CORÉENNES

L'exploration de cet archipel des capitales coréennes à laquelle je convie les lecteurs de ce livre sera, comme toute exploration, incomplète et parfois incertaine⁴³. Il se trouve que, malgré le temps très long qu'il m'a fallu pour terminer l'édition de ce livre, le volume est loin d'être parfait par rapport à la logique qui a présidé à sa conception et qui avait formé aussi le fil conducteur du colloque

43. Des capitales éphémères de l'histoire (Kanghwa, Chindo, Chejudo) ont été oubliées et je ne cesse d'en découvrir de nouvelles oubliées (Ch'ŏrwŏn).

« Capitales coréennes » de 2013. En effet, lors du colloque, j'avais souhaité que le cas coréen soit toujours confronté, dans les différents panels thématiques qui ont finalement inspiré la structure du livre, à d'autres cas en Asie ou même ailleurs. De surcroît, j'avais demandé aux discutants des panels de livrer une ou deux pages de leurs réflexions. Malheureusement, il n'a pas été possible de conserver l'ensemble des présentations au colloque sous forme de chapitres du livre, et la comparaison n'est donc pas systématique. Mais elle a été conservée dans deux des quatre parties du livre sous forme de « contrepoint » (chapitre 3 de Géraldine Djament et chapitre 10 de Nicolas Fiévé). De même, les « éclairages » d'Antoine Fleury, de Myriam Houssay-Holzschuch et Françoise Ged, qui concluent les parties 1, 2, et 4 du livre, sont les réflexions de ces collègues qui avaient agi en discutants des panels. Là encore, il n'a pas été possible d'aboutir à la perfection de structure et un des « éclairages » manque finalement à l'appel pour la troisième partie.

En ouverture du livre, Yannick Bruneton commence par examiner la problématique de la localisation des capitales de la période médiévale et montre comment la « pluri-capitalité » du Koryŏ (qu'il qualifie de « plurimétropolitanisme ») est liée aux conceptions spécifiques du territoire et de ses propriétés (articulé à la cosmologie coréenne et au *p'ungsu*, équivalent coréen du *fengshui*), instrumentalisé par de puissants acteurs politiques (les moines bouddhiques géomanciens). Il montre surtout que le Koryŏ (x^e-xiv^e siècles) peut s'envisager en fait comme une période de transition dans la conception des capitales qui marque le passage progressif au système de la capitale unique (monométropolitanisme). Dans cette partie (INSTALLER), le chapitre de Géraldine Djament répond à celui de Yannick Bruneton, confrontant deux sphères culturelles et deux temporalités différentes qui toutes deux illustrent bien que, comme le souligne Antoine Fleury dans son éclairage, la capitale est avant tout un *processus* et que la question de la localisation idéale de la capitale est un débat qui se caractérise par l'instrumentalisation de certaines propriétés (localisation, fonctions économique, signification spirituelle, ou autre).

La deuxième partie (AMÉNAGER) s'interroge sur les conséquences de la fonction d'hypercapitale dans les territoires et les espaces des villes. Qu'est-ce que le pouvoir fabrique dans ces villes, et comment ? Comment le pouvoir aménage-t-il la capitale ? Comment la capitale fait-elle projet ou est-elle un modèle ? Deux cas spécifiques travaillent ces thématiques. Dans le chapitre 4, Jung Inha brosse un tableau diachronique de l'aménagement à Pyongyang depuis la reconstruction après la guerre de Corée, en

apportant ainsi de la matière sur un cas très peu connu en français, notamment pour ce qui concerne le développement des espaces résidentiels. Le chapitre 5 de Bae Hyojung, qui étudie le réaménagement de l'esplanade de Kwanghwamun (Gwanhwamun) à Séoul, porte au contraire sur l'aménagement d'un célèbre espace central et une période beaucoup plus courte (années 2000) de l'histoire urbaine. Mais dans les deux cas, comme le souligne Myriam Houssay-Holzschuch dans son éclairage, « les projets d'aménagement sont précisément ce que le pouvoir fait à la ville pour la rendre capitale. » (p. 167). Cela vaut aussi bien pour les places centrales et monumentales que pour les grands projets résidentiels destinés à organiser la vie quotidienne des citoyens de la capitale.

La quatrième partie (DIRE) quitte la matérialité et le béton des villes pour s'intéresser aux agents sociaux et à leurs discours qui alimentent justement la « capitalité », voire l'instituent⁴⁴. Le chapitre 6, de Yim Eunsil illustre d'abord une facette particulière de l'archipel que j'ai évoquée plus haut et l'existence des capitales de la diaspora, dont Almaty fait partie. L'investissement des élites sociales engagées dans la reconnaissance de leur statut et des lieux qui symbolisent l'articulation à la nation d'origine, dans la capitale d'accueil complexifie la notion de capitalité. Au contraire, le cas analysé par Lee Kil-ho dans le chapitre 7, qui décortique les trajectoires et les modes d'action des élites dans la construction des discours de promotion officiels de la capitale sud-coréenne, renvoie à des phénomènes qui s'appliquent à la plupart des grandes capitales et métropoles du monde.

La dernière partie (METTRE EN SCÈNE) discute ce qui rend visible les capitales, à travers plusieurs cas très différents. Dans le chapitre 8, Benjamin Joinau analyse les « régimes de visibilité » de Pyongyang qui caractérisent les stratégies du gouvernement pour organiser la manière dont la capitale est visitée et accessible, selon les groupes concernés. Cette « politique de la (dé)monstration » porte évidemment sur le patrimoine monumental de la ville, mais pas seulement. Dans le chapitre 9, Elisabeth Chabanol rend compte de 30 ans de travaux d'archéologie urbaine de la péninsule coréenne, en comparant deux grandes capitales historiques (Kaesŏng, capitale médiévale, et Kyŏngju, capitale de l'Antiquité). L'interview en encadré de ce chapitre explique comment elle a acquis cette position unique au monde aujourd'hui de pouvoir réellement comparer ces deux villes, car elle en a l'expérience directe. Cette

44. Isabelle Backouche, « Capitales et histoire urbaine », *Paris-Chicago : Urban Cultures in Comparative Historical Perspective, Parisian Notebooks*, 2009, vol. 5, pp. 133-145.

partie s'achève sur le contrepoint comparatif proposé par Nicolas Fiévé, qui expose les politiques de conservation du patrimoine et de préservation du paysage urbain de Kyoto au xx^e siècle.